

## ECRIRE LA SOLITUDE

Papier crayon, écran touches, ça change quoi ? L'espace d'une inscription est vierge et blanc, d'un blanc où la pureté est en attente de défloration, de déchirure, en attente d'un partenaire d'abord muet. Blanc d'une invitation aussi bien que d'une timidité. Mais déjà une activité silencieuse s'organise, une agitation s'opère au fond de soi, ou plutôt un remue-ménage. On fait le ménage, élimine le superflu pour laisser la place à quelques mots déclencheurs d'une ou deux idées, guère plus. Ça sert à quoi, ça change quoi ? Peut-être déjà à se sentir en vie, envie de pouvoir dire une petite chose de son existence, l'entendre en silence ou avec fracas en soi, la dire et la passer à quelqu'un sans savoir exactement à qui. Donner vie à la feuille ou à l'écran est, dès le premier mot, choisir un interlocuteur et laisser surgir une adresse. Alors on respire, on n'est plus seul et d'autres angoisses plus modestes prennent leurs places, dans le genre : est-ce que ça va lui plaire ?

Le blanc de la solitude se déchire quelque peu mais refait son apparition à chaque panne de la pensée. Le blanc reprend ses droits puisqu'au fond il est ineffaçable. Il est la seule couleur ineffaçable, le fond du fond.

L'homme est toujours un homme blanc même *le noir* ou *le jaune*. Pas blanc comme neige mais blanc comme seul depuis toujours en dépit des efforts, des luttes, des tentatives pas nécessairement désespérées pour briser la solitude dans le meilleur des cas, pour la (dénier dans le pire des cas. Ecrire un *texte* est partie prenante du meilleur des cas, affrontement soutenu par l'illusion que l'on peut venir à bout de cette solitude, illusion qui n'élimine pas le doute, illusion non dupe, directement en harmonie avec le désir. Il est, lui, le pire ennemi de la solitude et donc l'agent indispensable pour que des mots puissent noircir le blanc de la feuille ou de l'écran.

Ecrire renvoie donc à ce mouvement interne qui pourrait énoncer : « Sois sage, ma solitude ». Musset a bien écrit : « Sois sage ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille... ». En d'autres termes et dit plus simplement : « tu vas voir ce que je vais faire de toi. Si je ne peux pas te faire disparaître, je vais de barbouiller, te

griffonner, te déflorer, te pénétrer, te défigurer, t'embellir, arracher ta superbe, te démontrer que tu n'es pas obligatoirement assassine, faire chuter ta prétention à la toute- puissance ». Dialoguer avec elle devient l'indice d'un vivant supportable où la jouissance n'impose pas sa loi. Mais plutôt entendre le désir pour un plaisir à vivre.

Ménager la solitude implique d'ouvrir la voie, de déblayer le terrain aux mots mal fagotés mais toujours bien informés qui vont provoquer une idée aussi mince soit-elle. Ces mots devenus lisibles, en s'inscrivant sur le blanc donneront forme à une pensée plus précise mais non définitive. Retour en un point non identique. Dans ce procès, la différence est l'espace de la solitude. La vraie, celle qui nous constitue et à partir de laquelle nous pouvons écrire, aimer, souffrir, construire. La vraie ? Est-ce à dire qu'il y en a d'autres, et même des moins vraies ? Peut-on mettre ce mot au pluriel ? Abus d'orthographe ? Jeu de Colin Maillard avec LA solitude, qui toujours, quoi que l'on pense ou fasse, demeure tapie en un recoin du psychisme ? Question en suspens. La solitude n'est jamais en mal d'argument.

Ça sert à quoi d'écrire ? Qu'est-ce qu'écrire son existence puisque c'est toujours de cela dont il est question. Son existence en question, toujours. Les certitudes barrent le chemin, les convictions oublient les marges, le hors texte, là où le fondamental turbulent, ne cesse de nous bousculer. Ça sert peut-être à mettre un s à solitude. Donc à ne pas sombrer dans la mélancolie. Trouver un objet à La solitude avec lequel il est concevable de *jouer*, introduire du jeu avec lequel il est possible de négocier le plaisir et faire la nique à la jouissance qui nous guette, tapie dans des recoins imprévisibles.

La jouissance à écrire est-elle un piège ? Pas obligatoirement mais le risque qu'elle rate son objectif, celui précisément de ne pas y succomber ou d'en sortir persiste. La tâche est difficile et ne s'effectue pas sans douleur. Mais cette douleur est le prix à payer pour s'affronter à la solitude, pour la rendre acceptable et compatible avec notre désir. Alors oui, dans ce négoce, nous pouvons y trouver notre compte. . Ecrire son *texte* est partie prenante féconde de la vie. La douleur comme la solitude ne sont pas stériles.

Et le plaisir demanderez-vous ? Pas de plaisir non plus dans l'acte d'écriture. Il n'est pas absent mais il est pour l'après coup d'écriture, il est une promesse conforme au désir.

Mais les solitudes, est-on fondé à prendre ce pluriel en considération ? Oui dans la mesure où l'on envisage des aménagements ou des traitements possibles de La solitude, susceptible elle aussi d'élire des objets pour ne pas rester telle qu'elle, pour ne pas être érigée en monument sacré. Les solitudes pourraient être les rejetons de LA solitude qui alors pourraient en effet se décliner au pluriel.

Un long mur blanc inutile, un jour des tags apparaissent. Le dos nu d'un homme gravé de tatouages ésotériques. Nudité habillée, dissimulée. On écrit sur n'importe quoi, tout support fait l'affaire. On écrit même un *texte* sans caractère et sans support visible. Ce *texte* résiste à l'oubli, aux ratures et vaille que vaille il ne peut être détruit. Faire *texte* de sa vie. S'il économise le support et les caractères, il requiert néanmoins la présence des mots fussent-ils anodins, au moins le croit-on. La solitude vient se heurter aux mots qui l'obligent souvent à faire profil bas. Elle reste active mais cachée dans un angle du psychisme. Nulle stratégie dans les mots puisqu'ils arrivent on ne sait pas d'où et s'imposent. Pauvres mots qui ne sont pour rien dans leur survenue. Le sujet, lui, y est pour quelque chose pour peu qu'il écoute le désir qui l'anime, le désir de faire un *texte* qu'il pourra lire et relire, où il se reconnaîtra et qui mettra la jouissance en question, y compris celle que la solitude peut produire. Cette écriture-là, dont le seul support concret est notre corps, s'effectue sur le blanc de notre psychisme. Le texte ainsi commencé ne s'arrêtera pas et servira d'étayage à celui que nous avons encore à écrire jusqu'au moment où il n'y aura plus rien à écrire. De ce texte illisible, les autres pourront en témoigner puisqu'il ne cessera de nous transformer. Un texte pour briser l'infini du mur blanc, pour ne pas rester seul en dehors de son corps, fût-il tatoué.

Le combat du texte contre la solitude. Par exemple (pour les autres exemples, voir notamment les textes de Josiane Desroses, Isabelle Heymann, Guy Lérés), n'est-ce pas ainsi que l'on pourrait comprendre les écrits des mystiques adressés à leurs confesseurs ? Ne témoignent-ils pas que *l'expérience mystique*, représentant probablement l'absolu de *l'expérience de solitude*, est intolérable ? Leurs écrits relèveraient de la nécessité de mettre en place au moins un autre en

position double, celle d'adresse et celle de complice : « dites-moi que ma jouissance est justifiée, jouissons tous les deux de la mienne faute de pouvoir jouir ensemble ». Mais le destinataire, n'étant pas dans le même « ravissement », ne lisant ou n'entendant que l'expression de la jouissance, ne peut qu'en prendre connaissance. Le réel de la langue s'oppose à l'identique, à la transmission de cette *expérience*, à la possibilité d'échapper au piège de ce ravissement éblouissant. Ce dernier va-t-il jusqu'à rendre ces mystiques sourds aux signifiants de leur histoire, voire à leurs traces, voire encore à oblitérer la possibilité de se constituer comme sujet ? Il s'agirait alors de briser le corset de la solitude tout en la préservant. Quoi qu'il en soit, les écrits (ou les paroles), sauf exception peut-être, manquent leur objectif, il n'y a rien ni personne à l'adresse indiquée. Sauf Dieu qui est sourd et muet mais dont on n'entend que ce que l'on veut bien entendre. Illusion où le désir occupe une place particulière et peu enviable. Il est à parier que la solitude, LA Solitude triomphante, n'en sera pas entamée.

Il est des circonstances où la solitude originelle « tragique » se redouble d'une dimension « dramatique ». Un enfant adopté vient souvent combler la solitude d'enfant des parents adoptants. Mais laissons-les à leur tentative pour nous attarder sur l'enfant adopté. Il n'y a adoption que s'il y a eu abandon au préalable, que les géniteurs soient morts ou vivants. L'adoption estampille l'abandon. Elle inscrit dans la structure en constitution une donnée incontournable en dépit des diverses tentatives d'élaborations plus ou moins réussies. Il en subsistera un accroc *originel* qui se confond avec la solitude originelle. La détresse du nourrisson, l'état de Hilflosigkeit, devrait ainsi prendre une valeur particulière surtout chez les enfants abandonnés à la naissance. Les autres n'y échappent pas non plus puisque l'histoire ne cesse d'être reprise et remaniée. La détresse du nourrisson est aussi, ne l'oublions pas, une *détresse biologique*, requérant un réaménagement vital : changement de milieu, respiration, nourriture... Quoi que fasse ou désire l'Autre, il est seul à devoir supporter ces changements biologiques, seul en proie à ce réel. Bien que plongé dans la lalangue, le nouveau-né traverse là un moment de dialogue muet avec le réel de son corps produisant une solitude fondatrice au départ d'une vie qu'il doit construire.

De plus, ces enfants portent le nom des parents adoptants, leurs noms propres ayant été effacés ou étant tout simplement absents. Ils ne portent pas en eux le nom de leurs géniteurs. Se développe alors souvent une interrogation dramatique sur leur origine réelle. Elle peut s'exprimer par une quête difficilement satisfaite sur leur nom d'origine puisque le nom de leurs parents adoptifs est une greffe de nom, un faisant fonction de nom qui a échappé à la transmission. Comment élaborer cet hétérogène radical, voire ce qui peut paraître une tromperie ? Ainsi peuvent parfois prendre sens des colères, des violences hors propos, voire même des autos mutilations, seuls moyens mobilisés pour trouver en eux un sens et éprouver une consistance suffisante, une réponse à la solitude originelle.

Pour tenter de... mais de quoi au juste : comprendre, savoir se situer dans, aménager, rendre supportable, accepter l'attrait de la solitude ? Pour tenter simplement de *faire avec* la solitude originelle, c'est-à-dire fondamentale, la *rencontre* avec la jouissance et l'amour est une alliée utile. Cette dernière étant la seule (?) valant la peine de s'y confronter y compris pour la peine qu'elle procure souvent. Or, en dépit de ce qu'elle apporte, la rencontre amoureuse échoue toujours en un point, Dieu merci. Mais c'est ce ratage qui ouvre à la rencontre. Il pointe côté homme et côté femme, bien que différemment, le lieu de la solitude fondamentale. Autrement dit, personne n'y échappe sauf celles ou ceux qui font semblant et disent : « je n'ai jamais aimé, je ne sais ce qu'est l'amour ». Il faudrait ajouter : « je ne sais pas ce qu'est la jouissance », sans savoir s'ils (ou si elles) parlent de la leur ou de celle de l'autre. Jouissance pas pareil côté homme et côté femme pour une solitude identique. Parité bien ordonnée...

Par parenthèse mais dans cet ordre d'idées, il serait temps de substituer à l'expression réductrice *homosexualité refoulée* celle de *fréquentation de l'autre jouissance*. Sans avoir la prétention de passer à pieds secs de l'une à l'autre, en avoir au moins une idée et l'accepter au profond de son psychisme, constitueraient une approche du réel « à portée de mots ». Cette démarche pourrait produire un surcroît de liberté sans faire oublier la solitude fondamentale inscrite dans le corps. Le réel de la langue en sortirait indemne et la valeur du mi-dire en serait soulignée.

On ne peut passer sous silence l'un des domaines et non des moindres où la solitude fait un douloureux coming out, celui de l'évolution de nos sociétés. Guy Lérès dit : « Le sujet actuel est travaillé par le discours capitaliste qui encourage la confusion entre le plaisir et la jouissance ». Il faut prendre acte de cette proposition. L'expression « est travaillé » sonne d'ailleurs au plus juste puisque c'est aussi à son insu que le sujet est travaillé et attaqué par ce discours. Peut-être auraient-ils fallu dire : le plaisir et les plaisirs ». Qu'en est-il du travail de ce discours confronté d'une manière conflictuelle aux autres types de discours ? Il engendre d'abord un morcellement intrapsychique, une perte du rapport à soi-même et aux autres au profit, c'est le cas de le dire, d'une conformité à un pseudo idéal, la recherche d'un UN (tout anonyme qu'il soit, par exemple l'Economie), substitut de l'Autre, bref à une déliaison sociale de l'un à l'autre. Le discours capitaliste, qui s'actualise dans des actes, dans un réel, ne peut manquer d'agresser les fondements d'un sujet en cours d'élaboration. La division, la castration, le rapport à la langue, mis à mal, exacerbent ainsi le « tragique » de la solitude. C'est aussi laisser le champ libre aux pulsions de destruction inévitables. Raisons supplémentaires pour ne pas oublier que la psychanalyse relève du politique qui ne devrait jamais cesser de se remettre en question et d'inventer. Le retour au bon vieux temps et à la répétition n'ont d'intérêt que si elles produisent du nouveau conforme à l'exigence de vie.

La solitude, L'Autre ne répond pas.

« Douce absence du regard ». (M. Kundera)

La solitude est muette, c'est peut-être là un de ses attraits. Se complaire dans ses filets est un risque. Pour être muette, elle n'en est pas moins active et suscite le surgissement de mots inattendus, d'actes nouveaux et la production des œuvres. Le sujet sait, la plus part du temps, s'approprier cette solitude fondamentale pour, au moins, faire œuvre de sa vie.

Lacan a écrit dans la préface du premier annuaire de la psychanalyse en 1965 : « Je fonde, aussi seul que je l'ai toujours été dans *ma relation à la cause analytique*, l'Ecole Française de Psychanalyse... ». Seul, il fonde. Il fonde parce qu'il est seul au milieu des autres ? La solitude, jamais évacuée serait au principe même de la création dans un mouvement quasi dialectique.

La relation à la cause analytique est certes toujours solitaire dans un certain sens mais dans un autre, aujourd'hui par les temps qui courent comme on dit, elle est ou devrait être également solidaire. L'est-elle suffisamment, efficacement ?

De plus, le déroulement d'une cure analytique est conforme à l'idée de fondation. Or la position du psychanalyste dans la cure est une position de solitude solidaire. On peut devenir analyste pour bien des raisons derrière lesquelles la solitude fondamentale reste active. Solidaire parce que l'analyste de l'analyste n'est pas si loin et parce que la démarche qui s'engage (deux solitudes qui se rencontrent) n'est possible que grâce au transfert et aux interprétations qui font rupture et lien. Lorsqu'un analyste, à propos d'une interprétation qui lui a échappée, pense non sans angoisse qu'il a sans doute dit « une bêtise », la solitude fait soudain irruption. Par parenthèse, toute interprétation dans le champ de l'analyse, c'est-à-dire celle qui produit un effet sujet, peut être dite une bêtise puisque son énoncé sans frontière n'est pas explicatif, il est décalé et non prémédité. La surprise vaut pour les deux protagonistes les plaçant dans sorte d'inquiétante étrangeté. Mais le surgissement non exceptionnel de cette question témoigne en même temps que l'analyste tente à son insu de prendre en compte la solitude inhérente à son acte et donc qu'il est bien à sa place. Est-ce pour cela que l'on dit aussi que « l'analyste a horreur de son acte » ?

Les solitudes sont des déclinaisons, des modalités, des expressions de la solitude fondamentale. Cette dernière peut être un piège, un piège à jouissance ou à mélancolie. Néanmoins, la plus part du temps, elle permet à un sujet d'être créateur et auteur de son *texte* propre.

Demeure pourtant une question : que peut-on faire de la solitude face à la mort si ce n'est (prétendre) l'accepter. Quelles que soient les circonstances, c'est toujours un par un, *un tout seul*, que l'on meurt même si *un tout seul* est accompagné par d'autres, même si *un tout seul* fait partie d'un collectif. En cherchant dans l'Autre un garant de son existence, le sujet ne sait pas mais fait, à son corps défendant si l'on peut dire, l'expérience que cet Autre l'introduit à la mort.

L'existence se situe donc entre la solitude originelle aménageable pour vivre et la solitude finale à laquelle seule la mort répond. Là l'écriture s'arrête, il n'y a plus de récit possible, les autres se sont retirés aux pieds du lit ; à peine distingue-t-on leur ombre. J'emporte ma vie avec moi. L'adresse s'efface en fermant les yeux. Les yeux sans regard renvoient la solitude finale à son origine. On ne peut même plus la regretter. Alors le vivant se console en disant : la solitude est dans la vie.

Claude Spielmann

Mars 2015